

— Non, c'est inutile pour le moment. Ce qu'il me faut tout desuite, c'est un notaire.

Le garçon regarda le prétendu malade.

— Un notaire ? balbutia-t-il.

— Oui, mon ami... Allez chez le plus voisin d'ici...

— Est-ce que monsieur le comte se trouverait en danger ? s'écria le domestique.

— Non... Ce ne sera peut-être rien... mais je désire néanmoins mettre ordre à mes affaires... On ne sait pas ce qui peut arriver... Il y a un notaire près d'ici...

L'étude est tout à côté.

— Allez le prévenir et me l'amener tout de suite.

— Bien, monsieur le comte.

Le domestique sortit vivement.

Dès qu'il eut renfermé la porte, Jean de Kermor sauta à bas de son lit et entre-bailla le cabinet.

Le corps de son frère était étendu au travers...

Il lui toucha le front... Il était froid déjà...

Un mauvais sourire se dessina sur sa face.

— Bon, murmura-t-il, ce n'est pas toi qui viendras maintenant me contredire.

Le gremlin allait refermer la porte quand ses yeux tombèrent sur le portefeuille dont Julien s'était servi et qu'il n'avait pas eu la force de remettre dans le pardessus.

Il le ramassa et repassa dans la chambre.

— Imbécile ! se dit-il, j'allais oublier le principal !

Il se mit à examiner le contenu du portefeuille.

Il tira d'abord des pochettes une liasse de billets de banque.

— C'est toujours autant de pris ! fit-il avec un sourire de satisfaction.

Il plia les précieux papiers et alla les enfouir dans sa poche de paletot...

Il continua ses investigations.

Il y avait quelques lettres qu'il jeta, puis ses yeux tombèrent sur des feuilles de papier timbré.

Il les déplaça précipitamment.

— L'acte de naissance de Julien ! s'écria-t-il avec joie en s'emparant du premier pli. Bonne affaire !

Il poursuivit :

— Son contrat de mariage... L'acte de naissance de son fils.

Il battit un entrechat joyeux.

— Tout y est ! Ce que c'est que d'avoir de l'ordre ! Pourquoi diable mon frère portait-il cela sur lui ? Des placements à faire peut-être... C'était un homme rangé, économe.

Il jeta les yeux autour de lui.

— Si c'était un hôtel digne de sa fortune ! Il était un peu serré, comme notre père. C'est pour cela qu'on le préférerait à moi. Le voilà bien avancé maintenant !

Il lança un regard louche vers le cabinet.

Il revint ensuite près du lit, déposa le portefeuille sur la table de nuit, avec les papiers étendus, puis il attendit achevant de combiner lentement tous les détails du plan qu'il avait imaginé.

Au bout d'un quart d'heure environ, on frappa dehors.

— Entrez ! répondit Jean de Kermor d'une voix faible.

Le garçon ouvrit la porte.

Le faux malade releva péniblement la tête.

— Le notaire ? demanda-t-il.

— Il me suit monsieur le comte... Monsieur le comte se sent-il un peu mieux ?

— Je suis de plus en plus faible.

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose ? Faut-il préparer ?

— Non, non... pas maintenant, quand j'en aurai terminé avec le notaire.

Le garçon prêta l'oreille.

— Le voici, monsieur le comte.

On entendait en effet des pas dans l'escalier...

Le domestique se précipita au devant de l'officier ministériel,

Un instant après, la porte s'ouvrait de nouveau, et un homme grave, vêtu d'une redingote, une volumineuse serviette de cuir noir sous le bras, faisait son apparition, suivi d'un jeune homme élégamment mis.

C'était le notaire et son clerc.

Les deux personnages introduits par le garçon se dirigèrent vers le lit de Jean de Kermor.

Celui-ci affectait de paraître fort souffrant.

Ses yeux étaient à demi clos, sa face livide.

Le notaire eut un mouvement de commiseration, malgré l'habitude qu'il avait de pareils spectacles.

Le clerc avait pris la serviette et la fouillait.

— C'est à monsieur le comte de Kermor que j'ai l'honneur de parler ? commença l'officier ministériel, qui posa son chapeau sur la commode.

— A lui-même, monsieur, répondit d'une voix mourante le faux malade.

Le notaire affecta de rire...

— Monsieur le comte a besoin de mon ministère ?... ce n'est pas pour un testament, je suppose ?

— Au contraire, monsieur, répondit sèchement Jean de Kermor.

L'homme de loi balbutia...

— Je ne veux pas croire que monsieur le comte soit sérieusement atteint... une indisposition sans conséquence, sans doute ?

— Je ne sais pas quels en seront les suites, répliqua le faux Julien de Kermor... mais je désire néanmoins mettre ordre à mes affaires.

— Je suis à votre disposition, monsieur.

Le notaire fit signe à son clerc, qui prépara une feuille de papier timbré.

— Monsieur le comte écrira-t-il lui-même ? demanda-t-il.

— Est-ce absolument nécessaire ? répondit le faux moribond... Je me sens si faible...

— Non, monsieur, fit l'homme de loi, mais dans ce cas, il nous faut quatre témoins.

— Quatre témoins ? dit Jean...

— Oui, monsieur ; mais que ceci ne vous inquiète pas. Le garçon va nous les procurer.

Il s'adressa au domestique :

— Veuillez prier trois de vos voisins de nous rendre ce service.

— Tout de suite, monsieur.

L'officieux disparut.

Le notaire, aidé de son clerc, approcha la table du lit, prépara du papier, de l'encre, puis il se tourna vers Jean :

— Monsieur le comte réside habituellement à Paris ?

— Non, monsieur... j'habite le château de Kermor en Bretagne.

— Il nous faudra des pièces établissant l'identité de monsieur le comte.

Le faux moribond indiqua du regard les papiers étalés sur la table de nuit.

— Je les ai préparés à tout hasard, dit-il.

L'homme de loi les examina.

— L'acte de naissance de monsieur le comte, son contrat de mariage... monsieur le comte est veuf ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur le comte a-t-il des enfants ?

— J'avais un fils.

Ici des larmes hypocrites mouillèrent les yeux de Jean de Kermor.

— Serait-il mort ? fit le notaire avec compassion.

— Non, monsieur... Il s'est égaré ou on me l'a pris.

L'homme de loi fit un mouvement...

— Ainsi c'est à vous que ce malheur est arrivé ? J'ai lu cela dans les journaux.

— C'est à moi, balbutia le faux moribond qui paraissait ne pouvoir pas parler, tant la douleur le suffoquait.

Il y eut quelques minutes de silence.